

Revue de Presse

Festival d'Avignon 2011

La Provence – 9 juillet 2011

Le théâtre du suédois Lars Norén est très noir. Il montre souvent une vie en déréliction, une société violente, une famille gangrénée par le non-dit. Avec la mort en filigrane, la mort qui ne résout rien, mais qui hante tous les personnages.

Une famille rentre d'une soirée au théâtre. Il y a là le père, industriel dont l'entreprise est menacée, la fille alcoolique qui ne peut faire le deuil de son enfant, le fils schizophrène et la mère qui a abandonné son métier de comédienne pour s'en occuper. Ils restent ensemble pour parler, mais la violence des mots ne fait que les enfermer dans leur propre drame intérieur.

C'est un théâtre de texte qui se joue ici, les mots sont acérés et qu'ils se veuillent doux ou qu'ils soient délibérément violents, ils touchent au plus profond et attentent à la vie. C'est ce texte âpre que le metteur en scène a choisi de mettre en valeur en s'appuyant sur des comédiens dont on a constamment l'impression qu'ils marchent au bord du gouffre. Muriel Jarry, la mère, est extraordinaire. Glaciale, elle laisse pourtant poindre la tendresse enfouie sous la frustration, la déception et la violence. Elle offre ici une très belle performance.

Des voiles blancs en fond de scène suggèrent tantôt le désir de fuir, « mettre les voiles » et cette mort désirée ou redoutée.

Comme le dit le père je crois à propos de la pièce qu'ils viennent de voir, c'est « une pièce longue et pénible qui ne vous rend pas particulièrement heureux ». Bien sûr. Mais c'est une pièce qu'il faut découvrir et qui, le croirez-vous, provoque parfois le rire.

Jean Regad

Vies sans amours : Bobby Fischer vit à Pasadena, mis en scène par Calin Blaga

Ce jeune artiste qu'est Calin Blaga a une intuition fine qui met en correspondance les éléments matériels et le matériau textuel. Ainsi, une dramaturgie sur les conflits militaires et les violences urbaines qu'il avait écrite s'est-elle judicieusement trouvée représentée par un sol jalonné d'éclats de verres, de fragments brisés, de cristaux épars sur lesquels avaient à évoluer les protagonistes⁽¹⁾... Est-ce une tendance scénographique, formalisée ou non, chez la génération qui sort de nos d'écoles de théâtre ?... Toujours est-il qu'à travers le nouveau spectacle que nous offrent sous sa direction à Avignon deux compagnies en co-production⁽²⁾, il y a davantage que de la simple construction de personnages, le jeu de comédiens ou la mise en scène de situations dramatiques ; il y a une révélation du propos qui transforme les dialogues en véritables outils de contacts... ou de combat !

Ici, cet incisif huis clos familial étouffant de Lars Norén⁽³⁾ devient pour le jeune scénographe l'occasion d'explorer la texture. La texture textile. Depuis les manteaux dont on se découvre jusqu'aux linceuls dont on recouvre les meubles, en passant par les habits que l'on change ou les foisonnantes chevelures qui enveloppent le corps jusqu'à enflammer les berceaux, il y a des frottements où se tordent les personnages, des claques qui les stoppent, des passes qui résistent aux invites, des déchirements qui écrasent, des caresses qui décoiffent, des tentatives qui craquent, mettant aux prises parents et enfants, frère et sœur, mari et femme... Ce sont des poursuites sur place auxquelles on assiste, à même les quelques mètres carrés d'un intérieur domestique, où chacun s'évite plus qu'il n'évite les autres, et transforme la succession de situations en autant de voiles où la pudeur le dispute à la forteresse vide chère à Bruno Bettelheim au sujet des autistes. On ne sait quel affreux mystère emprisonne chaque personnage dans son **moi-peau**, pour reprendre les termes de Didier Anzieux – toujours est-il que la toile dont ils se revêtent ne suffit à cacher que les origines des souffrances, ou leur nature, mais pas l'expression des tourments qui les habitent.

Le texte est servi sur scène par des symboliques habilement variées qui révèlent plusieurs

formes d'échec d'un couple parental face à ses deux enfants complètement associatisés : le passage ne parvient jamais à se faire entre les personnages, ni dans le bouquet de fleurs refusant de changer de main, ni avec le disque tournant à vide sans écouter ou danser, ni par le frigo resté ouvert la nuit autour duquel se heurtent des positions intangibles, ni pour la douche où se focalisent les désirs de meurtres... interdits bafoués, obligations sans nécessité, il s'agit toujours d'empêcher la rencontre, comme si le plus urgent résidait dans l'inaboutissement et le non-lieu, l'effrayant *statu-quo* qui immobilise les êtres face à face, grondants, menaçants, scrutants, vibrant de va-savoir quel vain espoir inatteignable. Et les appels s'enchaînent de la bouche de l'un à celle de l'autre sans que personne jamais n'entende ou ne réponde. La limite. C'est au territoire des limites, entre raison et folie, que s'inscrit la recherche de cette équipe. Et le résultat donne un sens nouveau à l'intrigue : les enfants télescopent les insupportables *Mercis* et leurs énigmatiques *Où on va ?...* par lesquels ils habillent leurs angoisses venues d'on ne sait où.

Et les spectateurs sentent que les fausses sorties où chacun peut se perdre menacent l'amour au berceau.

Jean-Jacques M'μ

Les Critiques du Off – 13 juillet 2011

Dans un huis clos bouleversant, les membres d'une famille tentent de communiquer et se déchirent. Cette pièce très noire, mais aussi parfois drôle, de Lars Norén est très bien servie par les 4 comédiens. À voir.

Méliméloff – 19 juillet 2011

« Bobby Fischer vit à Pasadena ». Le saviez-vous ? Peu importe, puisque le titre de cette pièce n'a rien à voir avec son propos. Ecrite par le Suédois Lars Noren, cette pièce règle son compte à l'imposture familiale en taillant allègrement dans les relations qui dissimulent une impressionnante pathologie de non-dits. On pense à Strindberg et son « Mademoiselle Julie » joué par Juliette Binoche dans le In, mais aussi à tout un courant cinématographique des pays scandinaves où l'outing familial compose le corps de l'histoire. Intelligemment mis en scène par le Roumain Calin Blaga, la pièce est interprétée par quatre comédiens dont le jeu engagé restitue parfaitement l'écheveau complexe des relations familiales où le sacrifice côtoie la lâcheté.

Luis Armengol

Nouvelles Répliques – 19 juillet 2011

Il y a un fils, une fille, deux parents. C'est une famille.

Ils discutent d'un spectacle, alors qu'ils en ébauchent eux même un autre : la comédie tragique de leur propre famille. Chacun y tient son rôle. On y découvre que le fils est malade mental, que la fille est alcoolique et névrosée, que le père est en difficulté financière au sein de sa société et que la mère est détestée par ses enfants et négligée par son mari, et qu'elle a laissé une carrière de vedette pour élever ses enfants.

Ces personnages sont des intranquilles. Ils se heurtent, s'entrechoquent, s'insultent et bouleversent l'apparat de la famille, auquel le père et la mère tentent d'appliquer un vernis qui craque.

Lars Norén enfonce le bout de sa plume dans la toile hypocrite de cette institution familiale.

Les non dits explosent, dans une profondeur sombre, déconcertante puisque crue, immédiate.

La progéniture de cette famille est folle, aliénée, emplie d'amertume qui devient violence.

La progéniture ne trouve pas de place dans le décor lisse que les parents déploient depuis leur plus jeune âge.

La progéniture n'engendre pas, ou alors la génération suivante meurt et entraîne avec elle toutes les autres.

Le berceau est un tombeau, il n'y a pas d'issue, ou bien uniquement dans la saignée illusoire d'une démesure spontanée, une crise de l'existence. L'existence stationne dans ces êtres, d'une magnétique authenticité.

Le dialogue des deux enfants à leurs parents ne peut pas se faire, car il est refusé par leurs aînés.

Il y a une impossibilité à avancer dans l'époque, dans le présent et de se projeter dans le futur car on est dans les regrets, à cause de cette mère ancienne star, ancienne beauté, ancienne compagne de voyage à Paris, ancienne tout, à cause de ce père absent pour les siens, absent pour lui-même, machine à travailler, machine à produire, à faire des prévisions financières.

Les deux parents explosent à leur tour, ce qui équilibre le propos, eux aussi sont des êtres, on l'oublie trop, ces parents sont des individus sous des chapes de plomb.

Ces parents sont eux même fruits, fruits de la vie, de leurs regrets, fruits de leur propre progéniture.

C'est tout le rouage de la famille qui est décortiqué par Lars Noren, porté avec brio par Calin Blaga, un rouage familial qui est une erreur semble-t-il, un non sens, un échec. Ces êtres, lorsqu'ils sont ensemble, ne se supportent plus.

Les choix de mise en scène sont tout à fait originaux, ils soignent l'idée d'une distance permanente, ponctuée d'incisives effusions émouvantes et charnelles, comme si on circulait de l'intérieur à l'extérieur des personnages, de l'organe franc à l'enveloppe trompeuse. Ce mouvement de balancier entre fiction théâtrale et construction d'œuvre en temps réel rappelle les influences si chères au théâtre distancié qui nous invite depuis des décennies théâtrales, à bien regarder sur les plateaux dramatiques, les anatomies sociétales et comportementales qui doivent nous interroger, et provoquer notre positionnement, notre réflexion.

Ici c'est l'anatomie de la famille. Et c'est une audace rare que de la mettre en scène avec une telle pertinence, et une telle liberté.

Iris Gamme

Vivantmag – 19 juillet 2011

Quatre comédiens s'affrontent dans un lieu unique et clos, l'appartement des parents.

Il s'agit en effet d'une famille, le père industriel, la mère ancienne actrice, et les enfants « adultes » mais qui ne le sont pas vraiment... Ils prolongent autour d'un verre une soirée passée ensemble au théâtre...

Mais cette famille n'est pas si parfaite... La fille de presque 40 ans est devenue alcoolique à la mort de son enfant et l'abandon de son conjoint, et n'arrive manifestement qu'à survivre. Le fils d'une trentaine d'années est schizophrène et ne rentre à la maison qu'entre deux séjours en hôpital, La mère, qui a mis un terme à sa carrière de comédienne pour s'occuper de sa famille, noie son chagrin et ses insatisfactions dans un flot de paroles... Quant au père, il essaye de se convaincre que tout va bien, s'obstine à ne pas voir la vérité en face, s'absorbe dans ses soucis d'homme d'affaires pour se tenir loin de tout ce gâchis..

Les comédiens évoluent dans un décor aseptisé et un brin fantasmagorique, changent de tenue à vue dans des espaces scéniques latéraux, et s'ébrouent entre les différentes scènes, ce qui apporte un peu d'oxygène dans une atmosphère de plus en plus pesante... La tension monte, accentuée par une bande son qui aiguise les sens (craquements du tourne disque qui n'en finit plus de tourner alors que depuis longtemps la musique est terminée, bruit de la pluie et des gouttes d'eau qui tombent dans une baignoire..).Les non dits finissent par jaillir et chacun envoie à la figure des autres tous ses reproches enfouis...Mais tout est depuis longtemps en ruines dans cette famille et rien ne pourra éviter le drame final.

Cathy De Toledo

Vaucluse Matin – 22 juillet 2011

SPECTACLE DU JOUR : BOBBY FISHER VIT A PASADENA

Une famille bourgeoise qui rentre un soir du théâtre. Un fils à moitié schizophrène, une fille alcoolique depuis le décès de son enfant, une mère ancienne comédienne tournée vers son passé glorieux et ses amours passées et un père effacé qui subit les difficultés quotidiennes de son activité professionnelle. Dans cette famille les non-dits sont prégnants et l'atmosphère lourde. Quel tableau ! D'après un texte de Lars Noren, les quatre comédiens nous dressent ici un portrait au vitriol de cette famille suédoise totalement névrosée. Les acteurs sont superbes de justesse, avec une mention spéciale pour l'excellente Muriel Jarry, dans le rôle de Gunnel la mère froide qui vampirise et surprotège son fils. Une pièce noire certes, mais aussi une pièce où l'on rit des répliques acérées. Amoureux de la littérature et du théâtre scandinave, courez vite découvrir cette création surprenante et superbe !

Sarah Mendel